

***La Moindre des choses* par Ginette Michaud**

***Intervention prononcée le 1er février 2003 au cours d'un colloque organisé par "Espace Analytique"**

Introduire un commentaire et une discussion sur le film de Nicolas Philibert *La Moindre des choses* est une gageure. Nicolas est un cinéaste qui dans ses films raconte des histoires vraies. Voyez *Le Pays des sourds*, *La Ville Louvre*, *Un animal des animaux*. Ce ne sont pas des documentaires, il n'a pas un regard sur..., un point de vue de... il est là, il est accepté, il fait partie de l'expérience, simplement, il filme et en filmant, il saisit l'extraordinaire du réel lorsqu'on y prête attention. C'est ce que nous avons pu constater dans cette petite merveille récente *Être et Avoir*, le cours de l'année de la dernière classe de Mr Lopez, instituteur de Lozère, qui lui a valu succès et récompenses et qui lui en vaudra encore.

Pour ce film sur La Borde, antérieur de quelques années, il est resté un an aussi. Je ne le connaissais pas à l'époque. J'ai participé à l'expérience de La Borde à ses débuts, en 1955 et dès ce moment, j'ai commencé à m'intéresser à la psychothérapie institutionnelle. Depuis, j'ai travaillé ailleurs avec des patients psychotiques. Mais le lien avec La Borde est resté très vivant pour moi.

Ce qui est remarquable, à La Borde, c'est la constance des questions et des recherches, depuis tant d'années, qui peuvent se concrétiser dans les activités diverses du club de malades, l'activité théâtrale en étant un exemple, mais il y en a beaucoup d'autres. Ce qui m'a mobilisé pour parler à propos du film de Nicolas Philibert, c'est la démonstration de la constance des abords théoriques que l'école de psychothérapie institutionnelle propose, et en particulier un exemple saisissant de ce qu'on peut appeler « espace métonymique. »

Cette notion prend sa place dans le courant actuel parce que depuis quelque 50 ans la psychiatrie a pu renouveler ou réinventer des aspects de la clinique, qu'on va trouver développés dans des mises en forme théoriques diverses, des mouvements de pensée qui font retour.

Ces formes nouvelles n'ont parfois de nouveau que le fait qu'elles disparaissent et réapparaissent. La pratique de secteur par exemple, inventée par Conolly en Angleterre fin XIXe siècle réapparaît en Europe, grâce à Tosquelles en Espagne, puis en France et produit une résurgence moderne d'une forme de pensée psychiatrique, comme la psychothérapie institutionnelle. La thérapie institutionnelle requestionne ainsi maintenant, de façon assez récente le malaise produit par les nouvelles formes de prises en charge: secteur ou antipsychiatrie par exemple, elle même venue de loin. Mais on aurait tort d'y voir une mise en question de la psychiatrie. Comme le souligne Jean Oury dans son dialogue récent avec Marie Depussé dans leur ouvrage *A quelle heure passe le train* : la psychothérapie institutionnelle, c'est la psychiatrie.¹

¹ Jean Oury et Marie Depussé, *A quelle heure passe le train*, Conversations sur la folie, Calman Lévy, 2003.

Cependant, ces différents mouvements se trouvent toujours coïncider avec l'expression de crises sociales dont elles en sont une expression. Actuellement, nous sommes face à une crise de l'économie libérale dont Christophe Dejours a dénoncé la perversion possible quant aux possibilités de maintien des structures psychiques du sujet et l'attaque des capacités symboliques de la pensée contemporaine. Pour le psychotique, la perversion sociale qui en résulte est meurtrière.

La crise de la société attaque donc les structures psychotiques qui sont elles-mêmes déjà attaquées sans qu'il soit besoin de faire appel à la pression sociale. Celle-ci va ajouter son poids à la paralysie que subit le patient psychotique. Le travail, soutient Christophe Dejours, est important dans la structuration dynamique du sujet, l'activité comme piège du désir est appréhendée comme point capital, d'où les positions institutionnelles déjà vieilles se basant sur l'importance du travail, de l'activité (Hermann Simon, pour ne pas le nommer), de la possibilité d'agir son désir. Mais qu'est ce que le « faire » pour un psychotique ?

Mais on peut prendre les dangers des changements sociaux pour un malade psychotique par un autre biais, celui de la construction de l'univers symbolique, contre les vents et les marées de la façon dont la culture peut ou non « bricoler » perversément les structures psychiques. Un des dénominateurs communs, de cette construction, depuis Mauss et l'essai sur le don, ce dénominateur commun c'est l'échange plutôt que l'interdit de l'inceste. Lorsque cet interdit n'a pas été inscrit, il ne peut être oublié, mis en arrière pour proposer un primat de l'échange, une ouverture vers ce qui fait le social, avoir des beaux frères pour chasser c'est-à-dire faire alliance. Et c'est cet effacement dont il est question dans la psychose. Ainsi le psychotique, loin et hors de lui-même qui n'a pu inscrire les signifiants marquant l'opérativité de l'interdit de l'inceste en lui ne peut-il rien « oublier », ni qu'il manque de l'espace pour lui d'un échange possible.

Accueil, ambiance, échange, termes princeps. Biens, femmes, paroles doivent s'échanger. Le psychotique ne peut échanger dans le registre des femmes, il en est loin, ni du côté des biens. Il n'en a pas parce qu'il s'en fout. Ce qu'il a, ce sont des « ostrakas », des restes de son histoire, ça n'a de valeur que pour lui. Il les garde, dans un tiroir, une valise, un sac en plastique voire une poche de sa veste déchirée. Il reste l'échange des paroles, le seul domaine où l'on peut théoriquement avoir accès, mais pour cela, il faut dépasser le vide et tenir compte que si le psychotique ne parle pas, s'il ne peut échanger, c'est en raison du danger de la parole, arme meurtrière de l'autre.

Le psychotique est seul, n' a pas d'autre, pas de partenaire, pas de « beau frère », pas même une image de lui-même. Il ne peut participer à une activité qui implique une « participation » sociale quelle qu'elle soit. L'acte n'a pas de sens. Et pourtant, c'est par ce biais qu'on peut aborder un patient psychotique. On entend parfois qu'il faut des techniques d'accrochage. Par où accrocher un psychotique?

Sans doute par un petit bout de ce qu'on ne peut encore appeler un désir, mais une réponse à une demande qui n'est pas la réponse à une question formulée, mais une demande de prendre une place dans un espace de rencontre particulier que je vais vous présenter maintenant.

Dans la schizophrénie, c'est le lien de contiguïté, métonymique, qui manque, reprenait Oury, dans la préface de *Figures du réel* mon dernier travail. Le psychotique, c'est celui pour lequel ce lien est en défaut. Il lui manque l'espace du déplacement. Il a si peu d'espace intérieur disponible pour son être là qu'il lui en manque pour établir un échange.

Et de ce manque d'échange, il en souffre même s'il se l'est constitué pour se protéger des échanges trop douloureux. C'est le paradoxe du sujet psychotique, souffrir du manque de ce qu'il ne peut supporter à aucun prix. Je veux dire que le prix est trop lourd à payer, et que le psychotique le payerait seul.

Cet espace d'échange que j'ai appelé espace métonymique, il doit être là pour que chaque sujet (petit sujet) fonctionne pour combler ce «vide» que le psychotique, mais pas seulement lui ressent en place de son sentiment d'existence.

Ce sentiment, on peut le décrire comme une sorte de «présence interne», non représentable, une perception incarnée au niveau du corps, du « là » du corps du « poids » qui donne du lest, du corporel orienté par l'histoire personnelle, poids dans l'existence intime et sans nécessité de la présentifier par la chaîne des associations possibles.

Le Vide, c'est cela en négatif, une perception due à la rupture des liens entre le code et les affects qui déclenchent habituellement le phénomène de pensée. Le « retrait » affectif entraîne cette coupure et le retrait de la pensée. Cette coupure avec le code est sûrement en relation avec ce sentiment de vide qui participe à la fois du vide affectif et du vide de pensée qui se résume au « rien », mot souvent usité pour décrire cette perception. Il n'y a rien, que de l'inexistence, de la massivité du corps-là, dans l'absence de présence à l'autre qui fait naître une perception de « non-présence » à soi, de massivité inhumaine et dépourvue de sens. Et les premiers mots qui traduisent ce rien sont aussi là pour évoquer l'incompréhension de l'absence de perception du temps.

Pour vivre avec la psychose, avec les fous de psychose, il faut le temps, le temps de voir, de ne pas comprendre, ne pas être pressé, laisser à l'autre le temps de se taire, de vous attendre ou de vous perdre, le temps de s'accrocher à un détail qui prend toute la place. Pour le cinéaste, il faut laisser la caméra exister puis se faire oublier. Le « montage » se fait après.² Pour le psychiatre, il faut surtout oublier d'être obsessionnel, une des pathologies réhivitoire pour ce métier avec celle que stigmatise Oury dans son entretien avec Nicolas Philibert, la phobie.

Car le malheur dans la rencontre avec le psychotique, c'est une histoire de temps, de rythme. Le temps du monde dit normal devient de plus en plus un temps inhumain qu'on ne peut plus « prendre ». C'est le temps « utile ». Dans notre société libérale, le temps, c'est de l'argent.

Et comme dans les collectivités, il y a de moins en moins d'argent, il y a de moins en moins de temps à « passer » je ne dis pas perdre quoique ce soit parfois présenté comme cela, avec les psychotiques. Se promener avec eux, de leurs pas incertains et solitaires, s'ils vous acceptent, partager avec eux une création musicale. Trois doigts qui courent sur des touches d'accordéon. Trois paroles fondamentales dans une séquence infinie. C'est ça, le moment de la rencontre. Il faut le temps, il faut un espace dégagé, pour que ça bouge, que ça se meuve, qu'il y ait du mouvement, même infime, vers cette rencontre. C'est tout une autre logique, que Oury appelle « logique abductive ». Il disait que tout le film de Philibert est un exemple de cette logique de la rencontre.

Elle préside à ces rencontres qui ne peuvent se faire que sur le fond d'un autre regard sur l'arrière fond du travail, la veillance comme il dit, l'attention à la sous jacence, les

² Lorsque j'ai écrit ce texte, Nicolas n'avais pas encore eu le César du montage pour *Être et avoir*.

entours, et surtout d'autres notions plus exactes à décrire la présence active et attentive des participants aux « soins » psychiatriques.

Le film de Nicolas nous en montre de nombreuses facettes. De même qu'il n'y a rien dans un espace vide de corps là où le sujet sait cependant qu'il existe, il n'y a plus de sentiment de temps orienté. Cette perception peut durer indéfiniment.

C'est pour faire du « lien », pour renouer les affects et des éléments de code venant de l'extérieur du sujet, pour saisir un transfert toujours perceptible que sont mises en place de nombreuses techniques d'approche des patients psychotiques. Pour recréer une zone de partage qui puisse attirer ceux-ci sans danger vers leur reconstruction, sans que la demande de l'autre puisse être perçue comme menaçante. En même temps qu'une greffe d'affect, il faut que la demande vienne d'un tiers lieu qui peut alors demander sans risque, puisqu'il n'est pas besoin d'y répondre en direct. C'est le tiers qui demande, encore mieux si c'est un tiers non humain, donc moins dangereux, une institution, un mécanisme utilisé comme rouage de l'organisation. Un objet institutionnel qui fait appel. Une réunion où le sujet fait partie d'un groupe, le jardin, qui appelle à être arrosé, la grille qui demande des volontaires pour une tâche, un trou dans l'équipe de volley qui se montre, là, devant le patient qui regarde la partie, et qui demande à être comblé etc... Les exemples fourmillent dans une institution vraiment vivante.

Et La Borde en est une. Avoir pu créer un appel multiple comme la création de la pièce de Witold Gombrowicz a mis en scène doublement des appels aux liens très nombreux, avec des lieux multiples d'expression des demandes et l'initium, progressif, des investissements variés des participants. Pour avoir pu la filmer, il a fallu que le cinéaste soit lui-même doué de ce don qui permet d'être dans ce lieu, de pouvoir faire appel sans être dans la pression de la demande, lorsqu'elle est formulée par un discours rationnel. Il faut de l'à côté pour faire du lien, il faut la possibilité du glissement métonymique, il faut de l'allusif³, du léger et de l'esquisse, comme le préconisent les japonais⁴.

Ainsi dans l'expérience de la mise en scène de la pièce et le tournage du film de Nicolas Philibert, il y a du lien. Il y a du métonymique. Il n'y a même que cela. Par une dérivation de la demande de l'Autre, vécue comme dangereuse vers une demande qui va entraîner le sujet à se soumettre d'abord, et après réassurance à la pulsion « de base » la pulsion scopique. Il ne s'agit pas de la demande de l'Autre, ni de l'autre, (Lacan) la demande tout court, la demande d'ailleurs. Ça demande. C'est la pièce qui demande. Même pas les copains, le metteur en scène, les infirmiers, même si la formulation passe par eux. Non, la pièce est là, elle est en demande, d'acteurs, de metteurs en scène, de temps pour regarder, de temps pour comprendre comment cela s'installe, comment les uns se relationnent avec les autres, à travers cette création-là, dont Nicolas est le témoin, le spectateur délicat, caméra à l'oeil, discrète, comme il filme toujours et comme on a pu le voir depuis sur les écrans.

Le « vide » des uns va se remplir du fait que des barrières vont se lever entre la pensée et le code. Certains éléments vont entraîner un investissement, non sur une personne, mais sur la chose, la pièce, le truc qui se passe là, mine de rien, et de fil en aiguille l'un va porter là l'accessoire dont l'autre a besoin et chanter à l'unisson d'un troisième au moment

³ François Jullien, « distance allusive », in *Le détour et l'accès, stratégie du sens en Chine, en Grèce*. cité par Catherine De Luca-Bernier.

⁴ Catherine de Luca-Bernier, *Japon et institutionnel, une question d'ambiance* (à paraître)

de l'entrée en scène d'un quatrième. Multiples contiguïtés qui vont donner de l'espace métonymique, cet espace de l'échange qui va pour un temps combler ce vide, après l'avoir enclos dans un praticable provisoire. Toutes ces contiguïtés, légères, ce sont plein de petites « moindre des choses », qui font l'épaisseur du tissu d'échange qu'on rencontre à La Borde, avec des uns et des autres rassemblés par le même souci. Mais que Nicolas a aussi filmé dans la classe de M. Lopez, c'est la même chose. C'est le soubassement de l'ambiance. A La Borde, c'est une attitude, une certitude d'être en contact avec des sujets, des individualités riches de surprise que sont les malades psychotiques qui permet cela.

En conclusion, je dirai que notre univers technocratique, hyperscientificisé voire déshumanisé par le mouvement de la pensée libérale menace de pénurie la psychiatrie du XXI^e siècle, sous le fallacieux argument politique du manque de moyens ou de l'essor des sciences biologiques et du comportement

On comprendra grâce au travail et aux publications de psychiatres comme François Tosquelles ou Jean Oury et à des documents comme le film de Nicolas Philibert que ce sont les techniques institutionnelles, mettant en pratique le plus pointu de la recherche en psychanalyse sur les psychoses qui seront à même de privilégier le sujet, le respect de sa parole et de son désir pour que l'existence de son espace psychique par l'échange avec l'autre puisse être mis en place. Ceci est le soin psychiatrique par excellence parfaitement capté par la caméra de Nicolas Philibert.

Cette attention à l'autre, dans le respect de l'infime de sa manifestation, dans le plus anodin de *La Moindre des choses*, il faut s'y consacrer. Jean Oury, à qui on demandait s'il n'était pas dérangé d'être là depuis si longtemps avec les fous répondait : « *Ce sont les gens qui me dérangent à venir là me poser des questions idiotes. C'est ça qui gêne.* »

Et comme cette attention, essence du soin psychiatrique, c'est une attitude éthique et personnelle de chacun, ça ne s'énonce pas comme ça, plutôt comme « une obstination, un amour... qu'il faut oser dire. » dit Marie Depussé dans son dernier livre avec Jean Oury.

Et ça, ça ne coûte pas cher.

Et c'est aussi, pour un psychiatre digne de ce nom, « la moindre des choses. »